

études nécessaires de l'analyse anatomique, il ne peut le faire avec fruit qu'en se souvenant toujours que, sous cette matière que son scalpel divise et interroge, il y avait naguère le flux et la circulation de l'esprit vital, et, plus profondément encore, l'âme, source première de mouvement et d'activité, qui l'imprégnait de sa présence, et qui, en se retirant, l'a abandonnée à l'inertie et à la corruption.

J. MORIN.

FABLES DE M. VILLEFRANCHE.

C'est un rare talent que celui de conter, et rien cependant de plus commun chez nous que les conteurs.

La fable, dans son drame resserré, est aussi un conte; elle vit de fiction et d'art; il lui faut de la poésie, et de la haute poésie quelquefois. Ce que l'antiquité nous a transmis de bons fabulistes se borne à deux écrivains, l'un grec, l'autre latin, qui n'ont qu'un récit bref et sobre, habilement disposé, il est vrai, mais n'ayant pas cette veine abondante de style et d'imagination que l'on trouve dans *La Fontaine*. Il ne paraît pas que Phèdre, que Babrius, en partie retrouvé ces derniers temps, et devenu aussitôt classique à juste titre, se soient beaucoup souciés de donner à leurs apologues ce développement et cette fantaisie que le bonhomme a su donner à ses Fables. Horace, qui s'empara en maître de trois ou quatre genres à la fois, écrivit un apologue, celui du *Rat de ville et du Rat des champs*, une œuvre achevée, qu'on a vainement tenté d'égaler en l'imitant.

Nous avons aujourd'hui plus de trois cents écrivains qui ont tenté le genre où *La Fontaine* est resté inimitable, et à une souveraine distance d'eux tous. On en pourrait citer plus d'un qui a su trouver une ou deux fois le sentier secret et difficile, mais il n'y a que Florian dont le recueil soit populaire et ait obtenu le privilège d'aller tout entier aux mains des lecteurs. Chose étonnante, que l'auteur fade et musqué d'*Estelle et Némorin*